

Christian Meunier

Scènes de vie à l'ombre du mur de Berlin



« Berlinermauer »
© Thierry Noir (1986)

Hier soir, j'ai franchi le mur...

Vendredi 10 novembre 1989, à 7h30 ! Comme tous les vendredis matins, le secrétariat était vide. La secrétaire n'arrivait qu'à 9 heures, et tous mes collègues évitaient d'avoir à faire cours le vendredi. Ce jour promettait d'être long comme un jour sans pain. Je jetai un coup d'œil dans mon casier : rien de bien enthousiasmant. Je m'apprêtais à sortir lorsque mon collègue Jürgen arriva en gesticulant.

« Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Hier soir, j'ai franchi le mur !

- Quel mur ?

- Le mur ! » insista-t-il en accentuant l'article. C'est vrai. À Berlin, il y a toutes sortes de murs, mais un seul mérite le nom de « mur de Berlin ». Et c'est, de tous les murs de la ville, le plus infranchissable. Alors, excusez ma surprise.

« Tu es passé... comme cela ?

- Absolument. À un endroit où des gens avaient pratiqué un passage à coup de pioches.

- Et les policiers de l'Est ?

- Ils nous ont regardé faire. Et comme ils ne bougeaient pas, nous sommes allés sur l'avenue Unter den Linden. Et puis, comme nous n'étions pas sûrs de pouvoir revenir sans problème, nous nous sommes dépêchés de franchir le mur en sens inverse.

- Incroyable, et ceux de l'Est ?

- Eh bien eux aussi, ils sont passés, mais dans le sens opposé.

- Et tu crois que ce sera encore possible, cet après-midi ?

- Je suppose que oui. »

L'idée que Jürgen me racontait des histoires ne m'avait pas effleuré un instant. Et pourtant, il y aurait eu des raisons de croire à un immense poisson d'avril. Mais en novembre, et raconté par un type aussi sérieux que lui ! Décidément, il fallait que j'aie vu cela de mes yeux !

Mon dernier cours terminé, à 13 heures, j'ai pris le métro pour aller voir. Mais ni à la station *Kurfürstendamm*, en plein centre de Berlin-Ouest, ni à la station *Wittenbergplatz*, celle où se trouve le *KaDeWe*, le plus grand magasin d'Europe, il ne fut possible de sortir. Il y avait une telle masse de gens dans la rue, quasiment tout Berlin-Ouest et tout Berlin-Est, qu'il était impossible de se frayer un chemin vers l'extérieur. Je dus remonter dans le métro et tenter ma chance de plus loin, à pied. Effectivement, il y avait du monde : des *Wessis* (Allemands de l'Ouest) regardant débarquer les *Ossis* (Allemands de l'Est). Des commerçants turcs avaient installé des stands pour vendre des bananes aux visiteurs venus de l'Est. En effet, ceux-ci ne connaissaient ce fruit exotique que par la télévision de l'Ouest, et leur curiosité était telle que le prix exorbitant qui leur était demandé par ces hommes d'affaires avisés ne les dissuadait pas le moins du monde.

Bizarrement, on n'avait pas de mal à reconnaître les *Ossis*, d'abord, au fait qu'ils regardaient de tous les côtés, les yeux écarquillés d'enfants perdus dans un magasin de chocolat, ensuite, parce qu'ils avaient tous le même sac à provisions, et enfin

parce qu'ils avaient le teint pâle, alors que leurs homologues de l'Ouest avaient le visage coloré, voire bronzé.

Il régnait une atmosphère bon enfant. Les *Wessis* accueillait les *Ossis* comme des cousins pauvres, soucieux de les aider à découvrir le pays de cocagne. Très vite fut mis en place « l'argent de bienvenue » (*Begrüßungsgeld*), d'un montant de 100 DM (soit 50 €), un beau billet bleu remis à chacun, mère, père et enfants, argent qui fut vite dépensé sur place et qui donna un coup de fouet au commerce local. Pour y avoir droit, les candidats devaient se rendre avec leur passeport dans une banque de l'Ouest qui leur remettait la monnaie de l'Ouest après avoir dûment tamponné une page du document. On s'aperçut plus tard que certains cousins avaient collé ensemble les pages comportant les tampons et avaient tenté leur chance pour profiter d'une deuxième distribution.

Il y eut bien quelques drames à ce propos. Certains enfants voulaient dépenser leur cadeau à leur manière, alors que les parents avaient prévu un tout autre usage. Il y eut donc maints pleurs et grincements de dents.

Les magasins les plus visités furent bizarrement les sex-shops, signe que les fantasmes des *Ossis* étaient tenaces, et nécessitaient l'utilisation d'instruments introuvables chez eux.

Le plaisir du début évolua assez vite vers un ras-le-bol général des *Wessis*, et la visite se transforma rapidement en invasion. Trop de gens à la fois bloquaient le passage des voitures et des piétons, les marchandises commençaient à manquer, les prix à s'envoler. Il était temps que les choses rentrent dans l'ordre, et chacun chez soi.

Bien sûr, plusieurs *Wessis* se rendirent à l'Est, avec un résultat comparable. En effet, les visiteurs venus de l'Ouest eurent tôt fait de se rendre compte des prix ridicules du pain et de la viande, que le gouvernement de RDA maintenait artificiellement à un faible niveau pour ne pas provoquer de révoltes. Les achats furent massifs, et le principe de l'offre qui diminuait face à la demande qui grandissait fit rapidement grimper les prix, et le mécontentement du petit peuple de l'Est.

Mais le 9 novembre 1989, on n'en était pas encore là. Les cousins germains (il fallait bien la faire, celle-là) étaient tout à la joie des retrouvailles, et la joie et l'émotion étaient palpables et communicatives. Il n'y avait pas besoin d'être Allemand de naissance pour ressentir qu'un peuple se retrouvait, et que la dimension historique ne se révélerait que plus tard.

Mais, me direz-vous, comment avait-on pu en arriver à construire un tel mur ?

1re partie : Avant sa construction

Divisés en trois ? Jamais !

Pour bien comprendre les problèmes posés par Berlin au bloc soviétique, il faut remonter à la Conférence de Yalta, lors de laquelle fut décidé le dépeçage de l'Allemagne.

Quand je me suis rendu en 1967 dans la région de Stuttgart pour y parfaire mon allemand en travaillant dans une fabrique d'engrenages, on trouvait aussi bien dans les trains que sur les murs des affiches comportant une carte de l'Allemagne surmontée du slogan : Divisés en trois ? Jamais ! Quelles pouvaient bien être les trois parties en question ?

Si l'on regardait la carte de plus près, on trouvait comme parties l'Allemagne telle qu'elle existe aujourd'hui, la Silésie et la Haute-Silésie que les Soviétiques avaient prises aux Allemands pour les offrir à la Pologne, en compensation de la partie est qu'ils avaient annexée pendant la guerre, et Danzig (aujourd'hui Gdansk) et la Prusse orientale autour de Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad), la partie ouest étant accordée à la Pologne, et la partie est étant annexée par l'URSS.

Ce simple trait de plume sur la carte cachait une réalité humaine : 12 millions de réfugiés ont dû quitter leur région de naissance pour intégrer l'Allemagne de l'Est, celle de l'Ouest ou encore Berlin. Certains avaient été déportés, d'autres chassés, d'autres enfin fortement encouragés à partir.

Anna Pelka, que j'ai bien connue, avait dû quitter Oberglogau, en Haute-Silésie pour Berlin en 1946. Toute sa vie, elle a été membre d'une association de Silésiens. Au début, cette association s'était donné pour but de préparer la reconquête de la Silésie. Avec le temps, l'espoir d'une reconquête s'est estompé. Lorsque Willy Brandt, alors chancelier, s'était rendu en Pologne, pour renouer le dialogue avec l'Est, les Allemands se sont mis à réfléchir sur le sujet d'une éventuelle récupération des territoires annexés. Il sembla vite illusoire de vouloir arracher la Prusse orientale aux Soviétiques. Quant à vouloir récupérer la Silésie, la Haute-Silésie et Danzig, cela supposait que l'on était prêt à mettre l'Europe à feu et à sang. Les Allemands étaient devenus foncièrement pacifistes, et à part les mouvements d'extrême droite, personne n'aurait accepté de briser le consensus : « Nulle guerre ne doit plus jamais partir du sol allemand », dit en substance la Loi fondamentale, la constitution de la RFA.

L'association a donc fini par se teinter de folklore, et s'est contentée de perpétuer les traditions, la culture et la mémoire de la Silésie.

En 1990, l'Allemagne renonçait officiellement à récupérer les territoires perdus. Quant aux trois parties restantes, La RFA, la RDA et Berlin, elles ont été unifiées, donnant ainsi raison, même si ce n'était que partiellement, au slogan « divisés en trois, jamais ! »

Les bombardiers de raisins secs

Si vous prenez la ligne de métro n °6 qui va de *Alt-Mariendorf* à *Tegel*, et que vous descendiez à la station *Platz der Luftbrücke* (= Place du Pont aérien), vous vous trouverez face à un monument en béton élancé, qui rappelle un peu une main faisant

le doigt d'honneur, mais une main à trois doigts quasiment parallèles, sans pouce ni petit doigt, une sorte de fourchette à trois dents.

Si je pense à un doigt d'honneur chaque fois que j'évoque ce monument, c'est parce qu'il s'agit bien là du symbole d'un immense défi : celui lancé par le monde libre à Staline, qui voulait étrangler Berlin.

Ce monument dédié au pont aérien de 1949 a été rebaptisé par les Berlinoises, qui ont un sens aigu de l'humour noir, que l'on nomme en allemand humour d'échafaud (*Galgenhumor*), puisque c'est celui pratiqué par les condamnés au moment d'être exécutés, *die Hungerskrallen*, c'est-à-dire les griffes de la faim, des griffes semblables à celles d'un ours, le symbole de Berlin.

Beaucoup de gens, même parmi les Allemands, ne se rendaient pas compte du problème que posait Berlin-Ouest aux Soviétiques. En effet, ce bastion de l'Ouest en plein bloc de l'Est faisait l'effet d'une écharde dans leur chair. Situé à 200 km à l'Est de la ligne de démarcation entre les deux Allemagnes, il polluait littéralement la vie des dirigeants de l'Est. Ses radios, dont la célèbre RIAS (*Rundfunk im amerikanischen Sektor* = radio dans le secteur américain), ses chaînes de télévision, que bon nombre d'Allemands de l'Est pouvaient capter et qui leur donnaient l'image d'une presse libre, dont le discours était très différent de celui de la leur. Ne pouvant empêcher l'Ouest de diffuser des idées, les autorités de l'Est avaient été obligées, dès mars 1960, de créer une émission, *der schwarze Kanal* (= le canal noir), dont la dernière diffusion eut lieu le 30 octobre 1989, qui reprenait des extraits des chaînes de l'Ouest pour les commenter à sa façon. Cependant, les Allemands de l'Est n'étaient pas tous dupes, et savaient certainement à quoi s'en tenir.

Mais cette situation d'îlot de l'Ouest dans un océan d'Est amenait avec elle une autre difficulté. Pour se rendre de la RFA à Berlin, et inversement, il fallait traverser la RDA pendant 160 à 240 km, selon l'itinéraire. Les Occidentaux étaient tenus de suivre l'un des 3 corridors lorsqu'ils se rendaient par le rail, par la route ou par la voie des airs à Berlin ou en revenaient. Les avions eux-mêmes étaient chargés de voler plus bas et moins vite qu'ils ne l'auraient fait dans des conditions normales. Le premier corridor suivait la route Hambourg / Berlin, le deuxième l'autoroute de Hanovre à Berlin, et le troisième, qui avait deux embranchements, l'un venant de Francfort, l'autre de Nuremberg, qui se rencontraient vers Leipzig avant de rejoindre ensemble Berlin. Le problème principal était le contact possible entre les voyageurs et les habitants, obligés de suivre les mêmes chemins. Quant aux avions, ils passaient en échappant à tout contrôle. Les voitures étaient contrôlées à l'entrée et à la sortie de la RDA. Mais les Allemands de l'Est ne pouvaient contrôler que les papiers. Seuls les Soviétiques avaient le droit de contrôler l'intérieur des véhicules. Les policiers comptaient en outre les passagers au départ comme à l'arrivée, et les deux nombres devaient être identiques. S'il y avait un voyageur de plus, cela voulait dire qu'il était monté en route, et qu'il essayait de fuir. Il y avait donc intérêt à n'oublier personne dans le décompte à l'entrée, en particulier les enfants qui dormaient au fond de la voiture. C'est ce qui est arrivé à des amis danois qui se rendaient à Berlin par le corridor de Lauenburg-Berlin. À l'entrée en RDA, le policier, assis dans sa cabine, les a comptés de sa fenêtre. Il n'avait pas vu l'enfant de 3 ans qui dormait, couché au fond de la voiture. Il leur avait sans doute demandé avec son accent saxon s'il y avait

d'autres personnes. Ne comprenant rien, ils ont dû faire un geste qui fut interprété comme une réponse négative. Il marqua donc 4 sur le visa.

À la sortie de la RDA, le policier les compta : 5, car l'enfant, réveillé, s'était assis près de la fenêtre. Les Danois furent priés de s'expliquer, ce qu'ils firent. Le policier voulut entendre l'enfant parler danois. Malheureusement, celui-ci, terrorisé, ne voulut pas desserrer les dents. Il fallut attendre deux bonnes heures pour que l'enfant se décide enfin à dire deux mots dans sa langue maternelle, ce qui corrobora les dires des Danois et résolut le problème.

Il est alors tout à fait compréhensible que la solution la plus radicale, et donc la plus efficace, fût de prendre Berlin-Ouest, ce qui n'était pas si simple puisque s'y trouvaient les troupes alliées occidentales. On décida donc de mettre en place le blocus de Berlin (*Berliner Blockade*) et d'attendre que la ville tombât comme un fruit mûr.

Le 24 juin 1948, les Soviétiques décidèrent d'étrangler Berlin et de forcer les alliés occidentaux à retirer leurs troupes en établissant le blocus de Berlin. Pendant la nuit, les Soviétiques avaient coupé la centrale thermique de Zchornewitz, qui fournissait le courant de Berlin depuis des dizaines d'années. La ville se retrouva tout à coup dans l'obscurité. Les Alliés occidentaux mirent alors en route un pont aérien (*Luftbrücke*) entre divers aéroports de la RFA et celui de Tempelhof, situé au centre de la ville. Toutes les trois minutes, un avion décollait ou atterrissait, apportant de la nourriture et toutes sortes de produits nécessaires allant du savon à une centrale thermique à charbon en pièces détachées qui, sous le nom de Centrale thermique Ernst Reuter (*Reuter-Kraftwerk*), en l'honneur du maire de l'époque, fournira du courant électrique aux 2 millions de Berlinois jusqu'après la chute du mur. Les Berlinois, dont le sens de l'humour est proverbial, nommèrent ces avions les bombardiers de raisins secs (*Rosinenbomber*). Un de leurs représentants est encore visible à Tempelhof. Devant le manque de résultats de leur politique, les Soviétiques levèrent le blocus le 12 mai 1949 en rouvrant les corridors à la circulation terrestre. On comprendra le sentiment de gratitude que les Berlinois ont nourri depuis à l'égard des Américains, les principaux instigateurs de ce pont aérien d'une durée de près d'un an, et en particulier pour leur chef, le général Lucius D. Clay, dont une allée située dans l'ex secteur américain porte désormais le nom.

Les Berlinois, citoyens de seconde zone

Le 23 mai 1949, les trois zones occidentales furent réunies en une entité sous le nom de République fédérale d'Allemagne sur la base de la Loi fondamentale (*Grundgesetz*), avec pour capitale provisoire la ville de Bonn.

Le 7 octobre de la même année, les Soviétiques répliquèrent en fondant la République démocratique allemande, avec pour capitale Berlin (Est). Les organes dirigeants étant situés dans le quartier de Pankow, les Occidentaux prirent pour habitude d'appeler ce nouvel état l'« Allemagne de Pankow ».

Quant à Berlin-Ouest, il n'était pas formellement un Land. C'était d'abord une zone démilitarisée de tout soldat allemand, à tel point que les jeunes hommes n'étaient pas soumis au service militaire. Ensuite, les Berlinois étaient des citoyens de seconde zone. Ils avaient une carte d'identité provisoire, n'avaient pas de passeport, n'avaient pas le droit de vote pour les législatives. Ils étaient représentés au Bundestag par cinq députés nommés par la Chambre des Députés du Land de Berlin et ne disposant que d'une voix consultative.

Cependant, la Loi fondamentale est applicable à Berlin, même si ce sont les forces alliées qui commandent, ce qui oblige les autorités allemandes à l'appliquer.

Révolte en RDA : le 17 juin 1953

La situation de l'Allemagne d'après-guerre n'est pas brillante. 3 millions et demi de soldats étaient tombés au combat (contre 210 000 pour la France), 2.760.000 civils tués (350.000 en France). 6,7 millions de prisonniers de guerre en Europe de l'Ouest, furent libérés entre 1945 et fin 1948, 3 millions en URSS furent retenus entre 4 et 7 ans. Il a fallu en outre absorber 12 millions de réfugiés. Juste après la guerre, du fait des soldats morts et des prisonniers, dont certains ne revinrent que 7 années après la fin de la guerre, on manquait cruellement d'hommes. Ce sont avant tout les femmes (*Trümmerfrauen* = Femmes ramasseuses de gravats), armées de couffins, sacs ou paniers, qui déblayèrent les gravats provenant d'immeubles écroulés. À Berlin, on rassembla ces débris en deux monticules d'une hauteur de plus de 100 mètres que les Allemands appellent Berg (montagne), et qui portent respectivement le nom de *Teufelsberg* (Montagne du diable) et de *Insulaner* (îlien). Le pays, reconnaissant du travail de ces femmes, a décidé de leur accorder des décorations, de leur ériger des monuments et de faire du 9 juillet le jour des *Trümmerfrauen* (femmes des décombres). En outre, celles qui ont élevé des enfants touchent une retraite qui est payée directement par l'argent des impôts, et non sur les cotisations retraites.

En 1953, la situation est tendue, surtout à l'Est. L'économie connaissait de graves difficultés. Les citoyens pratiquant une religion sont persécutés : les pasteurs sont incarcérés, les élèves croyants sont privés du droit de passer le baccalauréat et ne peuvent donc pas faire d'études.

Lors de sa 2e conférence, les 13 et 14 mai 53, le comité central de la SED (parti au pouvoir) décide de prendre des mesures pour redresser la situation, dont la principale est d'amener les travailleurs à augmenter leur horaire de 10 % pour le même salaire à partir du 30 juin.

Les dirigeants soviétiques, qui sentent monter le mécontentement, demandent alors à leurs homologues de RDA de prendre des mesures pour l'assainissement de la situation politique, en particulier :

- L'abandon de l'augmentation prévue des prix et des impôts.
- La restitution de leur entreprise nationalisée aux petits commerçants et aux petits artisans.
- La libération des pasteurs incarcérés par le régime.

Seuls les ouvriers n'en tirent aucun avantage. Ils sont en outre ulcérés par l'augmentation du nombre d'heures de travail. Le 16 juin est marqué par une série de manifestations dans les rues, de grèves dans de nombreuses usines et sur bon nombre de chantiers. Des insurgés s'emparent de 11 conseils d'arrondissements, 14 mairies, 9 prisons et 8 commissariats.

La police est dépassée par les événements. Les autorités soviétiques sont appelées à l'aide. Celles-ci font intervenir 16 divisions (20 000 soldats), 8000 policiers et de nombreux blindés. Elles procèdent à l'arrestation de 6000 personnes, dont les principaux prétendus meneurs. La révolte est ainsi rapidement jugulée.

On déplore, selon les chercheurs, 55 morts, plus 20 disparitions non élucidées.

D'autres sources livrent d'autres chiffres : les autorités parlent de 25 victimes, des sources occidentales de 507.

Les seuls à réagir sont les Allemands de l'Ouest. Le chancelier Konrad Adenauer se rend à Berlin-Ouest pour rendre hommage à ces victimes. Les Alliés, qui sont en négociations avec les Soviétiques, ont peur que ceux-ci ne prennent pour prétexte ces événements pour mettre fin aux discussions. Ils s'abstiennent de toute réaction, le Premier ministre britannique va même jusqu'à reconnaître qu'il s'agit d'une affaire interne au camp soviétique.

Ainsi, 3 ans avant les Hongrois à Budapest, 15 ans avant les Tchèques et leur printemps de Prague, les Allemands de RDA se sont révoltés, et leur révolte a été noyée dans un bain de sang, sans provoquer de réactions notables de l'opinion publique occidentale. Mais le 17 juin deviendra le jour de la fête nationale allemande jusqu'à l'unification, et l'avenue qui mène, à l'Ouest, à la porte de Brandebourg, s'appelle « rue du 17 juin » (*Straße des 17. Juni*).

Le temps de la méfiance. La Zone

Aussi longtemps qu'ont gouverné des chanceliers CDU/CSU, la méfiance est de mise. L'Allemagne de l'Ouest, le seul pays démocratique, se considère comme la véritable Allemagne. Elle ne reconnaît ni les frontières nouvelles nées de la guerre (« *Dreigeteilt ? Niemals* »), ni la RDA comme État souverain. Les Allemands de l'Est qui le désirent peuvent se rendre à l'Ouest, où ils sont considérés comme citoyens de l'Allemagne, et donc de la RFA. Il n'y a aucune relation officielle entre les deux États qui s'ignorent. Les autorités de l'Est reconnaîtraient bien l'État de l'Ouest, mais ce dernier appelle la RDA « la zone » (*die Zone*), ou tout simplement « de l'autre côté » (*drüben*). Ainsi, pour aller à Berlin, on traverse la zone soviétique. Les Allemands de l'Ouest, eux, sont considérés par l'Est comme des revanchards, dont il faut se méfier, puisqu'ils nient la situation telle qu'elle est, et qu'ils poussent à un retour au statut d'avant-guerre, ce qui n'est possible que par la force, ceux qui occupent les territoires annexés n'ayant aucune envie de les restituer. L'Allemagne étant considérée comme responsable de la guerre, ses anciens ennemis, qui ont souffert

dans leur chair, estiment qu'il n'est que justice qu'elle paye, même si elle doit de dépouiller pour cela.

Ainsi, alors que les Allemands de l'Est considèrent la frontière entre les deux Allemagnes comme une frontière entre deux pays souverains, et que donc la RFA se trouve à l'étranger, les Allemands de l'Ouest, eux, considèrent la frontière comme une ligne de démarcation, comme celle qui séparait, pendant l'Occupation, la France occupée de la France libre. Ce qui se trouvait de l'autre côté n'était donc nullement à l'étranger.

Dès 1952 fut construite une ligne de démarcation, officiellement, pour protéger les habitants de l'Est des attaques supposées de l'Ouest. Mais en réalité, elle servait à empêcher la fuite des habitants de l'Est.

Cette ligne de démarcation étant également la frontière entre deux systèmes politiques opposés, l'Occident et le bloc soviétique, elle était certes inexistante du point de vue du droit international, mais bigrement solide, voire hermétique dans les faits, et on ne pouvait tenter de la franchir qu'au péril de sa vie.

On trouvait en général, de la ligne vers l'intérieur de la RDA :

- Une clôture constituée d'un grillage électrifié et de barbelés.
- Une bande large de 10m, appelée « bande de la mort » qui était par endroit minée, ailleurs équipée de systèmes de tir se déclenchant automatiquement en présence de fuyards, quelquefois même au passage d'animaux, particulièrement des lapins ou des renards, qui ont payé un lourd tribut à la guerre froide.
- Une bande large de 500 m comportant du barbelé, et surveillée au moyen de miradors ou de tours de guet. Dans cette tour se trouvent 6 soldats, 3 affectés à la surveillance, les 3 autres constituant une force d'intervention en cas d'alerte. À certains endroits, la surveillance était assurée par des chiens attachés par une laisse coulissant le long d'un fil de fer
- Des fusées de couleur étaient déclenchées au passage de fuyards, la couleur permettant aux soldats de savoir dans quel secteur avait lieu la tentative de fuite. En outre, des chevaux de frise et des herses présentant des piquants acérés anti pneus devaient empêcher le passage de fuyards motorisés.
- Une zone interdite de 5 km. En cas d'intervention sur les installations, ou de travaux agricoles, les travailleurs ou paysans ne pouvaient pénétrer dans cette zone qu'accompagnés de soldats ou de policiers armés. Au fil du temps, on chassa les personnes douteuses de cette zone pour ne garder que les habitants les plus sûrs.

Mais le problème était plus difficile à résoudre lorsqu'un cours d'eau traversait la ligne. Les rivières furent équipées d'écluses et de herses, quant à la Mer baltique, elle fut particulièrement surveillée, surtout à proximité des frontières.

Mais beaucoup d'Allemands de l'Est, parmi les plus mécontents « votèrent avec leurs pieds » : ils quittèrent la RDA pour se rendre en RFA. Maintenant que vous connaissez la zone de la frontière inter allemande, vous vous demandez bien comment ! Mais... par Berlin, évidemment. Il suffisait de passer du secteur soviétique à l'un des secteurs occidentaux pour se retrouver citoyen de l'Allemagne de l'Ouest.

La fuite de la République

Voyons la famille Petzold. Le père, directeur d'école primaire et la mère, institutrice de maternelle, avaient 5 enfants. À la sueur de leur front, ils avaient réussi à s'acheter à Stahnsdorf, près de Potsdam une maison dont le rez-de-chaussée était en pierre, et le premier étage en bois. Ils étaient très religieux, et le cercle de leurs amis comportait bon nombre de gens pratiquant une religion chrétienne, catholique ou protestante. Il y avait en particulier les deux marraines de la petite dernière, Marianne, mère de famille très catholique, et Dora, célibataire et professeur de religion protestante.

Tous avaient des ennuis avec les autorités à cause de leurs croyances religieuses. Le pire est qu'ils avaient eu les mêmes problèmes pour les mêmes raisons au temps du nazisme. Les enfants Petzold, en âge d'aller au lycée, ne pouvaient pas passer le baccalauréat parce qu'ils étaient catholiques pratiquants. La fille aînée devint secrétaire. Le plus cher désir du fils aîné était de devenir professeur de mathématiques et de physique (on a toujours au moins deux matières, en Allemagne), et il avait le niveau pour y parvenir. Mais il dut se contenter de suivre une formation de menuisier. Déjà, le troisième enfant menaçait de vouloir devenir enseignant.

Les parents réfléchirent : c'était trop bête ! Leurs enfants étaient aptes à faire des études, mais ils ne pouvaient pas parce que la famille était croyante et pratiquante. Pour leur donner une chance de réaliser leur rêve, il fallait quitter l'Est pour aller à l'Ouest. Cela signifiait aussi qu'il allait falloir abandonner la maison purement et simplement. La mettre en vente aurait mis la puce à l'oreille aux autorités locales, qui n'appréciaient pas la « fuite de la république » (*Republikflucht*).

Un jour, ils prirent donc leurs affaires, en tout cas toutes celles qu'ils pouvaient prendre avec eux sans attirer l'attention des voisins. Ils partirent le cœur lourd, sans se retourner. Ils furent accueillis à Berlin-Ouest et trouvèrent un emploi et un logement. Ainsi, le fils aîné put entreprendre des études et devint professeur de mathématiques et de physique. Les autres enfants firent tous des études avec succès.

Au moment de prendre leur retraite, les parents décidèrent d'aller s'installer au sud de Cologne, pas très loin de Bonn, dans l'Eifel, à Bad-Münstereifel. Il leur restait encore une fille en âge d'aller au lycée. Ils louèrent une maison. À la fin des années 60, ils firent, comme beaucoup de ceux qui avaient voté avec leurs pieds en quittant l'Est pour l'Ouest : ils montèrent un dossier pour être en partie dédommagés de la perte de leur maison. Attention ! On pourrait croire que l'argent venait de la RDA. Mais pas du tout ! C'est l'Allemagne de l'Ouest qui a payé. Grâce à cette indemnité, ils ont pu acheter un terrain peu cher, étant donné qu'il était situé à flanc de colline, avec une pente vertigineuse. Puis, en se remettant en partie au travail, en donnant des cours particuliers et en ouvrant des chambres d'hôtes, ils réussirent à réunir assez d'argent pour faire construire une maison préfabriquée sur leur terrain, dont ils avaient vendu la moitié à un futur propriétaire pour arrondir leur pécule.

Le père mourut au début des années 70. Mais lors de la chute du mur de Berlin, la mère, désormais nonagénaire, décida de récupérer la maison de Stahnsdorf. Celle-ci

existait encore. Le rez-de-chaussée avait été transformé en bibliothèque municipale, le premier étant le logement de fonction de la bibliothécaire. Elle put donc réintégrer son domicile de départ... non sans avoir vendu son domicile de l'Eifel, et remboursé l'indemnité qu'elle avait reçue, puisqu'en fin de compte, elle n'avait rien perdu.

Les citoyens de l'Est votent avec leurs pieds

Le 13 août 61, les autorités réagirent pour assainir la situation. Depuis 1945, trois millions et demi de personnes avaient quitté la zone occupée par les Soviétiques. Ils avaient « voté avec les pieds » en quittant « l'état socialiste des ouvriers et des paysans ». En outre, 50 000 Berlinoises de l'Est travaillaient à l'Ouest, où ils étaient bien mieux payés, alors qu'ils continuaient à vivre à l'Est, où la vie était beaucoup moins chère. Le gouvernement de l'Est décida de les obliger à se déclarer et à payer leur loyer en DM, avec la parité de 1 à 4.

La police de l'Est s'était mise à surveiller de près les rues menant d'Est en Ouest, à la recherche de gens « fuyant la République » ou de contrebandiers faisant passer les denrées moins chères à l'Ouest.

Le 13 août 61 : construction du mur, la ligne 6 et les stations fantômes

Pour mettre fin à la fuite de ses ressortissants qui passaient par Berlin pour rejoindre la RFA, où ils n'étaient évidemment pas considérés comme des étrangers, mais comme des gens du cru, avec tous les droits et devoirs dévolus aux Allemands, et pour rétablir l'équilibre économique mis à mal du fait des disparités entre l'Est et l'Ouest, les autorités de Berlin-Est décidèrent la construction d'un mur.

Dans la nuit du 12 au 13 août 1961, 5 000 membres de la police aux frontières, 5000 membres de la police populaire et des groupes de combat des entreprises barricadèrent les rues et les voies ferrées, et commencèrent à ériger, sous la protection des troupes soviétiques, des clôtures, puis, dans les jours qui suivirent un mur de béton.

Voyant ce qui se passait, 85 membres des troupes de l'Est s'enfuirent, auxquels il faut ajouter 400 civils, dont certains se jetèrent, couchés sur leur matelas, par la fenêtre d'immeubles qui donnaient sur le secteur libre.

La RDA fit également arrêter le trafic des lignes de métro (U-Bahn) et des trains rapides urbains (S-Bahn) qui assuraient des liaisons entre l'Est et l'Ouest.

La ligne de métro U6, qui traverse Berlin du Sud (*Alt-Mariendorf*) au Nord (*Tegele*) et qui passe dans le sous-sol de Berlin Est entre les stations Kochstraße et *Reinickendorfer-Straße*, toutes des deux sises à l'Ouest, continua à fonctionner en traversant les anciennes stations, appelées désormais « Stations fantômes », du fait qu'elles étaient désaffectées, donc vides de toute présence humaine, et plongées dans une quasi-obscérité. Les trains ralentissaient avant d'entrer en gare, et accéléraient à la sortie.

Il y avait une exception, la station *Friedrichstraße*, où le métro s'arrêtait comme avant, et où la S-Bahn avait son terminus. Mais les voyageurs qui s'arrêtaient là ne pouvaient se rendre à l'Est qu'en traversant une zone de contrôle sous la

surveillance de la Police populaire. Les papiers étaient contrôlés, les sacs fouillés. Quant aux ressortissants de l'Est, ils étaient refoulés par leur propre police dans le sens Est-Ouest. Ne passaient que ceux qui avaient un visa spécial (diplomates, espions ou même, plus tard, terroristes), et les retraités, dont on ne craignait pas qu'ils restent à l'Ouest, puisqu'ils n'étaient plus productifs. Et d'ailleurs, ç'aurait été autant d'économisé sur leurs retraites qui ne pouvaient être payées que sur le territoire de la RDA.

Les diplomates, militaires, fonctionnaires américains, britanniques ou français ne passaient pas par ces contrôles, car leurs États géraient Berlin Ouest et Est. Ils étaient contrôlés par les troupes soviétiques, lesquelles étaient supervisées par les Alliés dans l'autre sens. L'Allemagne de l'Est n'avait pas le pouvoir de contrôler les Alliés, qui continuèrent à envoyer chaque jour une patrouille en voiture à Berlin-Est, tout comme les Soviétiques envoyaient la leur à l'Ouest, sans compter les avions truffés de systèmes d'écoute épiant les communications en survolant l'Allemagne de l'Est dans l'un des corridors qui leur étaient dédiés.

C'est après cet événement que le Président Kennedy, après avoir déclaré que « ce n'était pas une belle solution, mais que cela valait mille fois mieux qu'une guerre », est venu montrer aux Berlinoises, en proclamant, dans leur langue, « *Ich bin ein Berliner* (Je suis un Berlinoise) », que, comme au temps du blocus, les USA se portaient garants de la sécurité de la ville désormais emmurée.

Ce mur, qualifié « de la honte » par l'Ouest, était présenté par les autorités de Berlin-Est comme le « rempart contre le capitalisme ». Mais on notera que l'une des caractéristiques majeures de ce mur était qu'il n'enfermait pas son contenu, puisque les habitants de Berlin-Ouest pouvaient en sortir par les corridors ou par la voie aérienne, alors que les habitants de son contenant, eux, ne pouvaient pas franchir ce mur pour aller vers l'Ouest.

Les seuls Occidentaux qui ne pouvaient pas se rendre à Berlin-Ouest parce qu'ils étaient refoulés à l'entrée des corridors côté RFA étaient les députés d'Allemagne de l'Ouest, qui devaient se rendre à l'ancienne capitale pour siéger dans le Reichstag, dans lequel se réunissait souvent le Bundestag (l'Assemblée nationale) pour bien montrer que Berlin était la véritable capitale, et Bonn simplement une solution provisoire. Ils durent donc désormais prendre l'avion, utilisant l'une des trois compagnies autorisées, l'américaine PANAM, la britannique BEA ou la française Air France.

À l'ombre du mur

Des magazines pour mes amis de l'Est

Mon collègue et néanmoins ami Peter était enseignant, comme moi, à la Freie Universität (FU), fondée en 1948 par des enseignants transfuges de l'université Humboldt, située à l'Est et soumise au diktat des autorités de l'Est. Ils avaient bénéficié de l'aide des Américains, et surtout d'une substantielle aide financière d'Henry Ford, le magnat de l'automobile.

Peter avait de bons amis qui habitaient à Berlin-Est, et à qui il rendait fréquemment visite, l'inverse étant impossible. Il en profitait pour leur apporter des journaux de l'Ouest, et en particulier le magazine « *der Spiegel* », ouvrage interdit en Allemagne de l'Est.

Il prenait pour cela le métro de la ligne U6 et descendait à *Friedrichstraße*. Pour franchir les contrôles sans encombre, il cachait le Siegel dans son pantalon, coincé par la ceinture, et mettait dans son sac un magazine féminin sans arrière-pensée politique, qui détournait l'attention des policiers qui, selon que leur digestion les travaillait ou non, le lui confisquaient –peut-être pour leur propre épouse – ou le laissaient passer.

Mais ce jour-là, allez savoir pourquoi, le policier lui demanda, en désignant son abdomen, ce qu'il avait là. Bien entendu, il n'avait rien, mais le policier insista, et il maintint ses déclarations. Il fut sorti manu militari de la file, amené dans une pièce plus digne d'un placard que d'une salle de réunion, et on l'obligea à se déshabiller. Évidemment, on trouva le Spiegel. Les policiers auraient pu se contenter de leur triomphe, et le renvoyer l'oreille basse chez lui, mais certains d'entre eux avaient la fibre pédagogique. Ils voulurent lui donner une bonne leçon. Ils lui firent remettre son slip, confisquèrent ses affaires, lui dirent d'attendre, assis sur une chaise et l'abandonnèrent à son triste sort. Le pauvre Peter n'en menait pas large. Presque nu, il ne pouvait pas faire grand-chose sinon greloter de froid, car il ne faisait pas chaud. Il tremblait bien aussi un peu de peur, car il ne savait pas trop à quelle sauce il serait mangé. Personne ne savait qu'il était là, à part peut-être ses amis auxquels il voulait rendre visite, qui devaient commencer à s'inquiéter de ne pas le voir venir.

Au bout d'une bonne heure entra un officier, qui procéda à son interrogatoire. Il voulut tout savoir de lui, de ses origines, de sa profession, de ses opinions politiques. Puis, il s'enquit de savoir chez qui il se rendait, question qu'il essaya d'éluder. Mais l'officier était un pro du renseignement et des interrogatoires. Il réussit à l'inquiéter assez sur son avenir immédiat pour obtenir le nom et l'adresse du destinataire du Spiegel.

L'officier lui fit alors la leçon, et finit par lui rendre ses vêtements et le laisser partir en le faisant remonter dans le métro, direction la maison.

Pendant plusieurs mois, il n'osa plus reprendre le chemin de Berlin Est, et quand il le fit, il évita d'aller voir ses anciens amis. Il ne sait toujours pas ce qu'ils sont devenus.

Quant à lui, il n'arrive pas à se débarrasser d'un sentiment de culpabilité vis-à-vis de ceux qu'il a dénoncés. Mais était-ce vraiment si grave ? Le malheur, c'est que jamais il ne le saura.

Le temps de la réconciliation et le début de la détente

En 1969, Willy Brandt, alors ministre des Affaires étrangères d'une grande coalition et chef du parti social-démocrate le SPD a remporté les élections législatives avec le slogan « oser plus de démocratie ». L'ancien résistant s'est prononcé pour plus de crédibilité dans la politique, pour une réconciliation avec les anciens adversaires et pour une rupture totale et définitive avec le national-socialisme.

C'est ainsi qu'il se rapprocha de la Pologne, s'agenouilla en public dans l'ancien Ghetto de Varsovie pour se recueillir en hommage aux victimes de l'holocauste, et n'eut pas peur d'établir des contacts diplomatiques avec la RDA afin de provoquer «un changement par le rapprochement ».

Le prix Nobel de la Paix lui fut remis en 1971 pour sa politique de détente et de réconciliation.

Il réussit ainsi à rassurer ses voisins de l'Est, tout en établissant un dialogue avec l'autre Allemagne pour permettre un échange plus facile entre les deux populations. Malheureusement, il dut démissionner en 1974 justement à cause des dirigeants de la RDA qui avaient réussi à infiltrer un espion, Günter Guillaume, dans l'entourage direct de Willy Brandt.

Le transit, ou comment franchir sans risque la ligne de démarcation et le mur

Nous revenons de vacances en France en minibus Volkswagen, et nous sommes passés par la Bavière. Il est 19 heures, la nuit est tombée. À Hof, nous arrivons dans une zone violemment éclairée par des pylônes de 20 m de haut.

Nous nous mettons dans une des files qui s'avancent parallèlement en suivant le marquage au sol. Notre file ralentit, puis s'arrête. Nous faisons de même. Attention, ce n'est pas le moment de heurter une autre voiture. Grâce à la hauteur relative de notre siège, nous distinguons la cabane dans laquelle est assis un policier.

Lorsqu'il nous fera signe, il faudra avancer tout de suite, sans lui faire perdre son temps forcément précieux. Cela est difficile lorsqu'il y a un reflet dans la vitre, qui empêche de bien voir s'il fait signe ou non. Quelquefois, un bras sort par la fenêtre, ce qui éclaircit la situation.

Mais surtout, il ne faudra pas avancer s'il ne nous en a pas donné l'ordre. Le policier ne le supporterait pas, et nous intimerait l'ordre de reculer jusqu'à notre point de départ, ce qui peut s'avérer difficile si la colonne qui nous suit a avancé, elle aussi. Il faudra faire reculer la file entière, ce qui va prendre du temps, et nous valoir les foudres de nos compagnons d'infortune.

Ensuite, il faut bien avoir préparé ses documents, carte grise, permis de conduire, ainsi que les cartes d'identité de tous nos passagers.

Justement, le policier nous fait signe d'avancer. Nous faisons donc les 10 mètres pas trop vite, mais pas trop lentement non plus, pour ne pas trop nous faire remarquer. Je lui dis bonjour, sans en rajouter, et il grommelle quelque chose

d'incompréhensible. Avec quelqu'un de l'Ouest, nous aurions échangé quelques remarques sur le temps, mais avec un membre de la police populaire, il faut se limiter à l'essentiel. Je lui remets le paquet de papiers. Il jette un coup d'œil dessus, puis regarde dans le véhicule avec insistance.

« Vous êtes 4 ?

- Oui, 2 enfants et 2 adultes.

- Avancez. » Notez que ceux qui ne sont pas Allemands, ou au moins résidents de la RFA ou de Berlin avec des papiers en règle doivent payer une taxe de 5 DM (2,50€). Si les Allemands et résidents en règle ne paient pas, c'est tout simplement parce qu'une somme forfaitaire est payée chaque année par la RFA afin d'améliorer les conditions de circulation, et surtout pour que les Allemands de l'Ouest n'aient pas l'impression d'être étrangers.

Si vous êtes là pour la première fois, vous allez vous demander comment continue le scénario. Ce n'est pas si compliqué. Un autre policier assis à l'intérieur de la guitoune fait quelques recherches sur son ordinateur, ou par téléphone, et comme il n'a rien à vous reprocher, il prépare un visa, c'est-à-dire qu'il prend un formulaire tout prêt orné du symbole de l'état allemand de l'Est, un cercle comportant un gros marteau disposé verticalement, chapeauté par un compas. Il écrit le numéro de votre véhicule, le jour et l'heure, ainsi que le nombre de passagers. Ensuite, il le joint aux papiers, met le tout dans une pochette et dépose celle-ci sur un tapis roulant, qui achemine les documents vers une autre cabine, à une vingtaine de mètres de là. Comme le tapis roulant est couvert, on ne voit rien. En revanche, on perçoit bien le bruit du moteur qui fait avancer le tapis sans jamais s'arrêter.

Nous avançons donc jusqu'à la ligne placée devant la deuxième cabine. Un policier nous fait signe de nous approcher, ce que nous faisons, avec les mêmes précautions que pour la première étape. Il regarde nos papiers un par un, et, pour chacun, compare notre visage à la photo. Je suis depuis quelques années sur cette terre, et j'ai connu bon nombre de contrôleurs, mais aucun ne m'a jamais transpercé avec son regard de cette manière ni aussi longtemps. Sans doute comparait-il le visage partie par partie avec la photo : les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles...

Au bout d'un moment, il me remet les papiers, et me dit au revoir. Après un « au revoir » poli, je passe une vitesse et nous voilà partis sur l'autoroute. À 100 à l'heure, et en comptant les arrêts pipi, il va nous falloir trois heures et demie.

Il est interdit de dépasser les 100km/h, d'abord, parce que l'autoroute, constituée de plaques de béton, est pleine de trous plus ou moins profonds. Quand on prenait le corridor passant par Magdeburg, l'autoroute franchissait l'Elbe sur un pont et, quand on roulait lentement, par exemple dans un ralentissement, on arrivait à voir l'eau du fleuve à travers le revêtement de béton ajouré comme une dentelle.

Mais il y avait une autre raison : l'État allemand de l'Est avait besoin de devises étrangères convertibles, comme le Mark Ouest. L'un des moyens les plus simples, c'était d'installer un radar et son opérateur bien cachés sur le bord de l'autoroute, à un endroit stratégique, et d'installer plus loin une voiture à l'entrée d'un parking pour arrêter les fautifs et encaisser l'argent.

Les radars étaient vraiment bien cachés, soit derrière un panneau, soit sous un filet de camouflage imitant la couleur des feuilles alentour. Mais lorsque les policiers arrêtaient le fautif, ils étaient bien visibles, eux. Selon l'ADAC, le plus grand automobile club d'Allemagne de l'Ouest, qui a enquêté sur le problème, il n'existait pas de catalogue fixant la somme à percevoir en fonction de la vitesse excessive. En fait, les policiers avaient toute latitude pour fixer la somme dans une fourchette donnée, en fonction, on le suppose du moins, de la capacité à payer du fautif. Pour être simple, disons que la contravention se faisait à la tête du client, et à la valeur présumée de sa voiture.

Il y avait quelques règles simples à respecter, outre le respect absolu des limitations de vitesse :

- Ne pas trainer en route, sous peine de faire croire que l'on a profité du voyage pour faire des choses inavouables et lourdement punies, telles que de prendre quelqu'un en stop, ou même de parler aux habitants de la RDA, ou de faire du trafic avec eux.
- Ne pas quitter l'autoroute.
- Et toujours conduire à jeun, car la limite d'alcool est de 0 g d'alcool pour mille.

Sur l'autoroute, les voitures roulent ensemble : les grosses voitures de l'Ouest côtoient les petites Trabant de l'Est.

Sur certains parkings, on découvre un magasin plus ou moins grand appelé Intershop. Celui-ci est absolument réservé aux possesseurs des fameuses devises convertibles. On y vend, comme dans les aéroports, de l'alcool, des cigarettes en grande quantité et quelques produits de luxe, mais aussi de quoi se remplir le ventre, comme des paquets de chips. Les prix sont très intéressants, la marchandise étant grandement détaxée. Pour payer, seules les devises convertibles sont acceptées. De plus, il faut présenter ses papiers, ce qui exclut les Allemands de l'Est, même s'ils possèdent des D-Marks ou des dollars.

Ainsi, les Allemands de l'Est, qui n'ont pas droit à grand-chose, sont réduits à l'état de figurants et voient, dans leur propre pays, les vilains capitalistes profiter d'avantages auxquels eux, les habitants, ne peuvent prétendre.

Il n'est pas douteux que la possibilité, pour les habitants de l'Est, de comparer en permanence leur situation à celle de leurs cousins de l'Ouest a dû contribuer à la chute du régime communiste.

Au bout de 3 heures et demie, nous voilà arrivés au contrôle au sud de Berlin. Nous avons pris la sortie prévue pour ceux de l'Ouest. Les automobilistes de l'Est, qui n'ont pas le droit de quitter leur pays, ont dû prendre l'autre sortie. Nous faisons la queue devant la fameuse cabine. Nous rendons les visas, et on nous laisse sortir. Nous revoilà dans le monde libre, mais entouré d'un mur : libres car enfermés. Eh oui, la logique en prend forcément un coup !

Le terrorisme : La Belle, le restaurant israélien, la maison de France

Le chancelier Schmidt continue la politique de Brandt. Il se rapproche des Français du fait de son amitié d'homme politique avec le président Giscard d'Estaing.

C'est malheureusement une période de crise, suite au premier choc pétrolier, qui s'accompagne de l'inflation et d'un marasme économique.

Son caractère bien trempé lui permet de résister au terrorisme qui s'abat sur plusieurs pays, dont la France, l'Italie et l'Allemagne. Il a en particulier à combattre la Fraction Armée Rouge (RAF : Rote Armee Fraktion), la fameuse Bande à Baader, et les terroristes internationaux comme Carlos. D'ailleurs, on finira par se rendre compte que les deux groupes travaillaient souvent ensemble, Carlos ayant épousé une des femmes de la RAF.

À Berlin, il n'est pas si facile de s'échapper après un attentat puisqu'il faut fuir par avion, ou par l'un des corridors. On est donc sûr d'être soumis à un contrôle. Mais en réalité, les terroristes actifs à Berlin sont soutenus par la RDA, bien contente de pouvoir damer le pion à la RFA, et qui les laisse entrer et sortir, selon leurs besoins, sans contrôle.

Les deux plus importants attentats sont celui perpétré le 5 avril 1986 contre la discothèque *La Belle*, fréquentée par de nombreux soldats américains, et qui a fait 2 morts et 230 blessés, et celui commis en 1983 contre la *Maison de France*, qui a soufflé le dernier étage et le toit du Consulat de France. D'autres attentats, dont un contre un restaurant israélien, ont fait plusieurs victimes. L'attentat de *la Belle* a été organisé par la Libye, avec l'aide de la RDA, qui a assuré l'infrastructure. Celui de la *Maison de France* aurait été organisé par Carlos, dont la Compagne avait été arrêtée, et perpétré par un Libanais. Là encore, la RDA aurait prêté main-forte.

À cette époque commence une période de renforcement de l'État de RFA et des services de police en général. En particulier, les communistes et sympathisants, qui se déclarent ouvertement contre la constitution allemande, la Loi fondamentale (Grundgesetz) sont éliminés de la fonction publique. Ainsi, un conducteur de locomotive, donc un employé de la fonction publique, a été révoqué parce qu'il était communiste, tout simplement parce que son parti refusait la Constitution.

C'est en 1975 que je suis entré à l'université. J'avais été choisi par la commission idoine dès avril 75, mais l'administration m'a bien précisé que la décision finale dépendait de l'enquête sur ma personne, diligentée par le sénateur de l'Intérieur de Berlin. Cette enquête, qui s'est pour moi déroulée de façon parfaitement opaque, s'est terminée en octobre. J'avais donné ma démission de mon poste de professeur trois mois avant la fin septembre pour le 30.9. Cette date est arrivée sans que j'aie la moindre idée de l'issue de cette enquête. Je n'étais pas communiste, mais j'avais eu deux oncles membres du PCF, et l'un de mes frères avait flirté avec les jeunes communistes.

Le 8 octobre, un coup de fil m'a appris que j'étais engagé depuis le 1er. Les préférences politiques de mes oncles et de mon frère ne m'avaient donc pas défavorisé. Les enquêteurs n'avaient sans doute pas entendu parler d'eux.

Allons voir Tante Marianne

Quand on habite Berlin-Ouest et que l'on veut rendre visite à quelqu'un habitant en RDA, il faut avant tout faire une demande de visa. Le bureau de l'Est chargé des visas se trouve à Steglitz, un quartier du sud de Berlin-Ouest, dans une galerie marchande du nom de Forum Steglitz, au 1er étage, au bout d'un couloir.

Nous allons donc chercher le formulaire et prendre rendez-vous pour faire la demande.

Le jour prévu, nous nous rendons au bureau avec nos papiers et nos formulaires remplis. L'entrevue se passe sans problème, mais on nous précise qu'il existe un change obligatoire de 20 DM. Cela signifie que l'on donne un billet de 20 DM, donc Ouest, en échange de 20 marks de l'Est, alors que le taux est de 1 pour 4 en faveur du DM. On nous explique aussi qu'il faudra dépenser les 20 marks de l'Est sur place, étant donné qu'il est interdit d'exporter cette monnaie. Généreux comme toujours, nous nous disons que nous laisserons l'argent à Tante Marianne, qui sera, pensons-nous, bien heureuse de les encaisser.

C'est le jour J. Nous revoici au poste de contrôle bien connu. Mais cette fois-ci, il nous faut choisir une autre file : « Einreise in die DDR » (entrée en RDA). Les policiers sont semblables à ceux du transit, mais il y a quand même une différence de taille : ils ont le droit de fouiller le véhicule et nous sommes obligés d'en sortir. Pendant ce temps, je vais changer les fameux deux fois 20 DM, un billet par personne. On me donne des billets portant l'emblème de la RDA : marteau et compas. J'aurais le droit d'en changer plus, mais vu qu'il n'y a rien à acheter, à part quelques denrées telles que la viande et les petits pains, que nous n'aurions de toute façon pas le droit d'exporter, je me limite à la somme plancher obligatoire. La voiture ayant été fouillée et la police n'y ayant rien trouvé d'intéressant, nous voilà libérés : nous pouvons pénétrer en RDA.

Les routes y sont encore plus défoncées que les autoroutes. Je suis obligé de ralentir pour ne pas trop abimer la suspension. J'essaie aussi de contourner les trous, pleins d'eau de pluie, dont j'ignore la profondeur. Nous sommes en pleine cambrouse : Stahnsdorf est une toute petite ville située entre Berlin et Potsdam. Il y a bien une église et une place devant, mais rien de bien original. Les quelques magasins que nous longeons, une boulangerie, une épicerie, me rappellent une photo prise devant le café épicerie de mon arrière-grand-père paternel, bien avant la guerre de 14, à Ecrosnes, près de Chartres. Même rue pavée, même genre de constructions, même ciel mélancolique, même couleur, car si la réalité est ici théoriquement bariolée, les objets et les gens sont habillés de gris.

Dans une rue désolée, nous trouvons une petite maison en plus ou moins bon état. Si l'on y refaisait la toiture, donnait un coup de peinture à la façade, et réparait les volets délabrés, elle ne serait pas si mal que cela.

Mais voici la tante Marianne qui apparaît sur le seuil, une de ces fausses tantes qui fourmillent dans certaines familles. Il s'agit en fait d'une ancienne voisine de ma belle-mère, qui a fini par faire partie des meubles et qui s'est trouvée investie du rôle de marraine lors du baptême de ma femme. Elle est chétive, vêtue de gris, et se tient voûtée. Son mari apparaît à son tour, un petit homme rondouillard à l'air jovial. Malheureusement pour moi, l'oncle Paul, car c'est ainsi qu'il se nomme, est un ancien prisonnier de guerre qui a passé deux bonnes années en France. C'est fou le

nombre d'anciens prisonniers de guerre qui vivent en Allemagne. À croire qu'ils ont été faits prisonniers sans combattre. Dès que vous vous révélez comme Français, vous avez droit à l'histoire du prisonnier de guerre, et à la fameuse phrase que chaque soldat allemand semblait avoir apprise par cœur : « Voulez-vous Mademoiselle promenade bicyclette ? », forme militaire de « C'est à vous, ces beaux yeux ? » ou de sa variante « Vous habitez chez vos parents ? », qui font partie de la panoplie du dragueur de base dénué d'imagination.

L'oncle m'explique qu'il a été prisonnier de guerre en Bourgogne, et qu'il y avait appris à faire du vin. D'ailleurs, tel le roi de Prusse Frédéric II, qui avait essayé d'introduire la culture de la vigne à Potsdam, mais sans grand succès, il avait lui-même planté sa vigne, dont la production annuelle suffisait à remplir deux bouteilles. Avec la fierté des vigneron, il m'amène dans sa cave et me met sous le nez une bouteille emplies d'un liquide jaunâtre : son vin. Il débouche la bouteille, sort deux verres d'un petit placard, verse une rasade de son nectar dans l'un des verres et remplit le second. Puis il me tend le premier rempli, m'invitant à déguster. Je m'exécute. Dans tous les sens du mot, car ce breuvage se situe à égale distance du jus de pomme et du vinaigre de vin. Le concept de pisse d'âne, mais au sens propre, m'effleure même. Mais, bien élevé, je réprime une grimace et déclare : « Il est vraiment bon. », ce qui a pour effet de le pousser à m'offrir une deuxième rasade, alors que je n'en ai bu qu'une maigre gorgée. J'argue du fait que je conduis et que je dois rester sobre pour échapper à une double punition.

C'est d'ailleurs une constante, à l'Est : le goût est faussé. Il existe toutes sortes de produits qui imitent ceux de l'Ouest avec peu de succès : les chips au goût de carton, le maïs soufflé pour apéritif à la graisse rance, les bonbons au caramel venus de Pologne qui s'effritent sous la dent, le camembert plâtreux, le mousseux Rotkäpchen (Chaperon rouge) rappelant le jus de pomme, dont on peut admirer une bouteille dans l'excellent film *Goodbye Lenine*.

Le repas de midi est d'ailleurs dans la même note : une variation autour du chou (blanc, vert, rouge, mais pas fleur), une viande filandreuse arrosée d'une triste sauce style goulasch, et comme dessert, un étouffe-chrétien ramolli par une crème tournée. Comme tout cela est fait avec amour, on en prend, on s'extasie, et on se retrouve dans l'obligation d'en reprendre, puisque c'est si bon, et que l'on a feint le plaisir de le manger.

Une imitation de simili café vient couronner le tout. En tant que conducteur, j'échappe à la Vodka russe. Je suis d'autant plus méfiant que nul n'ignore ici que lorsqu'ils n'ont plus de vodka, les soldats russes se rabattent sur l'antigel de camion sans état d'âme. Si l'antigel peut concurrencer la vodka, c'est qu'il n'en est pas si éloigné que cela par le goût. Alors, prudence. Comme disent les Allemands, « la prudence est la mère de la caisse de porcelaine ». Alors, évitons la casse.

L'après-midi, nous faisons une promenade qui nous mène au cimetière local. Comme tous ses homologues allemands, il est très vert, planté d'arbres et d'arbustes. Les cimetières français sont pleins de marbre, leurs correspondants allemands sont plantés et boisés. On y retrouve les grands-parents maternels de ma femme, quelques voisins ou voisines de ma belle-mère. Ce n'est pas la première fois que je rends visite à des morts étrangers à tous égards, car rien ne me rapproche

d'eux. J'ai même visité un jour un cimetière allemand dans la Somme avec une de mes belles-sœurs, née pendant la guerre, et dont le père gisait là, mort enterré en France. C'est à cette occasion que j'ai appris qu'il existait un tourisme funéraire qui amenait en cars confortables les veuves et orphelins sur les cimetières allemands de Normandie et de Picardie, ce pèlerinage étant couplé à une visite de Paris, soirée au Moulin rouge incluse. Il faut bien joindre l'utile à l'agréable.

Vers 17 heures, les deux filles de la maison, âgées de 19 et 18 ans, rentrent du travail. Catholiques pratiquantes, elles n'avaient pas eu droit au baccalauréat. L'une est laborantine, l'autre suit une formation de secrétaire. Elles sont vêtues d'un jean de fabrication locale en toile molle, ersatz de jean à l'occidentale.

Le soir finit par arriver. Avant de prendre congé, nous voulons offrir les 40 marks Est à la tante, qui tord le nez et ne semble pas du tout enthousiasmée. Nous apprendrons après la chute du mur que les citoyens de l'État des Ouvriers et des Paysans, travailleurs et moins mal payés que dans les autres pays du bloc soviétique, avaient d'autant plus d'économies qu'il n'y avait rien à acheter, une fois les denrées de base acquises, et que, vertueux par nécessité, ils avaient de nombreuses économies à la banque. Inspiré, je remballe les billets de l'Est et je leur offre la même somme en marks de l'Ouest, ce qui a pour effet de détendre immédiatement l'atmosphère. J'apprendrai plus tard que les monnaies convertibles permettaient d'avoir toutes sortes de produits, et même sans attente. Si vous aviez besoin d'une poignée de porte, ou d'un robinet, il fallait faire une demande par écrit et attendre un certain temps, voire une quasi-éternité. Mais avec des marks de l'Ouest, vous pouviez avoir l'objet en question sans attendre. Plus tard, il a même existé un catalogue grâce auquel des gens habitant à l'Ouest pouvaient commander, et payer, des produits qui étaient livrés à leur proche de l'Est. Vraie caverne d'Ali Baba, il offrait tout du tournevis à la Golf de chez Volkswagen, en passant par les vêtements et l'électroménager.

Le soir, nous revoilà au poste de contrôle pour sortir de RDA. Ce que nous ne savions pas, mais dont nous aurions dû nous douter, c'est qu'il était plus facile d'entrer que de sortir.

Nous devons tous sortir du véhicule, tandis que les policiers s'y affairent. L'un d'eux fait passer un miroir monté sur roulettes et muni d'un manche pour regarder sous le véhicule, sans doute pour voir si personne ne se cramponne au châssis. Un autre sort la banquette arrière. Un troisième visite le coffre, tandis qu'un quatrième inspecte le moteur. Au bout d'un quart d'heure, on nous rend notre véhicule complètement remonté. Puis, on nous demande combien d'argent de l'Est nous avons sur nous. Nous n'osons pas leur dire que nous avons jeté nos 40 marks-Est dans une poubelle, pour ne pas avoir d'ennui.

Enfin, on nous libère et nous quittons le paradis communiste.

Comment les Berlinois de l'Ouest passent le temps à l'abri du mur

À Berlin « intra-muros », on peut pratiquer bon nombre de sports, même si c'est parfois au prix de légères rectifications.

Il y a un nombre impressionnant de stades, gymnases, une salle omnisports, la Deutschlandhalle, des patinoires et même, en hiver, un anneau de glace de vitesse aux normes olympiques.

Les skieurs vont pratiquer leur sport en Bavière, en Autriche ou en Suisse, voire en Italie, autrement dit, dans les Alpes. Mais hors vacances, et à condition qu'il neige, ils se rendent sur les deux « montagnes » de Berlin, construites avec les gravats provenant des maisons bombardées pendant la guerre. L'une d'elles, le Teufelsberg (la montagne du diable), située à l'Ouest de la ville, est équipée pour l'occasion d'un tire-fesses. L'autre, située dans le sud de la ville, l'Insulaner (l'Insulaire), convient mieux à la luge qu'au ski alpin. Avec un dénivelé d'une centaine de mètres, on se doute que l'on est vite en bas. Mais le Berlinois de base pense pouvoir rivaliser avec les Alpes. C'est peut-être pour cet enthousiasme doublé d'un complexe de supériorité mal placé que l'on nomme Berlin « la ville qui a du cœur et une grande gueule » (Berlin, die Stadt mit Herz und Schnauze).

Les amateurs de voile sont mieux placés. Il existe des lacs au nord, à Tegel, sur lesquels aussi bien des voiliers que des bateaux à moteur peuvent circuler. Au Sud-Ouest se trouve le grand lac du Wannsee, bordé de nombreux petits ports. Il est relié aux lacs du nord par un canal, ainsi qu'à un système de canaux traversant le sud de la ville. Les voiliers que l'on y trouve vont de la coquille de noix au 20m. Des navires de tourisme amènent les gens d'un point à l'autre. L'un deux, le Havel-Queen, a la forme d'un navire du Mississippi avec de fausses roues à aubes, un autre, le Moby-Dick, est une imitation de baleine, la proue étant en forme de tête de cachalot, et la poupe, en forme de queue recourbée vers le haut.. Les Berlinois aiment bien ce qui sort de l'ordinaire. Ainsi, les spécialistes de la voile pensent se déplacer dans une espèce de Côte d'Azur, le beau temps et l'espace en moins.

Les amoureux de la plongée ont eux aussi leurs plaisirs. Soit ils s'entraînent dans des piscines, soit ils plongent dans une tour destinée à l'entraînement des pompiers, et qui simule des plongées profondes en augmentant, dans un caisson, la pression de l'air. Pour les plages de sable blanc, les poissons et les algues, on repassera.

Heureusement, il y a un endroit paradisiaque à l'Ouest de la ville : le lac de Glienicke. Ce lac en pleine nature permet, dès le mois de mai, de faire des plongées en plein air. Il est particulièrement intéressant parce qu'il atteint la profondeur rare à Berlin de 11m. Mais vous y chercherez en vain des bancs de poissons. D'ailleurs, comme pour tous les lacs berlinois, l'eau se trouble avec le temps. Fin mai, vous voyez encore vos palmes, deux semaines après, vous distinguez encore à peu près l'heure sur votre montre. Ce ne sera hélas plus le cas fin juin, où vous n'aurez que le bonheur de respirer de l'air en bouteille et d'entendre les bulles sortir de votre

détendeur. D'ailleurs, il y a encore un autre problème, presque rien... Le lac est orienté Nord / Sud, et tandis que la rive Est appartient à Berlin-Ouest, la rive Ouest est à la RDA. Elle est d'ailleurs « protégée » par un mur, le fameux mur, surveillé par des miradors, et si vous vous approchez trop de cette rive, il se peut qu'un zodiac de l'Armée Populaire vienne vous cueillir car on vous soupçonne d'espionnage, à moins que vous ne prépariez une invasion de la RDA.

Cela est arrivé à certaines personnes qui, sous l'eau, ne s'étaient pas rendu compte qu'elles prenaient la mauvaise direction, et dont la présence a été trahie par des bulles. Après plusieurs heures d'interrogatoire, elles ont été relâchées... mais au nord de la ville, et dans leur tenue de plongée, pour qu'elles s'en souviennent bien. Sinon, en été, les hommes et femmes-grenouilles vont en Méditerranée, ou en hiver sur la Mer Rouge.

Mais il existe d'autres plaisirs de plein air : les baignades dans les lacs, ou en pleine forêt. Le lac Grunewald-See pour les nudistes ou ceux qui veulent laisser courir leur chien, la forêt Grunewald pour ceux qui aiment les randonnées équestres, les visites au Zoo de Berlin. À ce propos, Berlin est sans doute la seule ville qui connaisse le nom des animaux les plus représentatifs de son zoo, tels que « Bulette » l'hippopotame nain, ou encore Knut l'ours blanc. Leurs maladies, leurs amours, les naissances sont souvent à la une des journaux.

Il y a encore la cueillette des champignons, de l'agaric à l'amanite phalloïde), les longues promenades, le jogging, les courses populaires telles que les 25 km de Berlin, avec arrivée au Stade olympique (oui, celui d'Adolphe !) ou le célèbre Berliner Marathon fin septembre, où, ces dernières années, a été battu le record du monde. Les familles turques préfèrent se griller des saucisses sur des barbecues portatifs en face de la résidence des Présidents de la République, le château Bellevue, ce qui, évidemment, ne plait pas à tous. Il y a donc de quoi se divertir, surtout si l'on a des ambitions modestes.

Pour ce qui est de la culture, Berlin-Ouest ne craint pas la concurrence, avec plus de 100 musées, d'innombrables salles de théâtre, de music-hall, de cinéma et un festival annuel qui distribue des ours. À cela s'ajoutent des salles de concert comme s'il en pleuvait, avec l'un des meilleurs orchestres du monde, les «Berliner Philharmoniker», à voir et à entendre dans ses salles de la grande et de la petite Philharmonie à l'architecture particulière.

Bref, il y a toujours quelque chose à faire à Berlin... et il y a même un mur unique à voir. Et lorsque l'on parle du mur, de sa chute, d'avant ou d'après le mur, c'est forcément celui de Berlin.

Il y a aussi ses universités, ses cours du soir nommés « université populaire » où des gens de tout âge et de toutes provenances se rencontrent pour apprendre, et pour pas cher, les langues étrangères, l'art du bouquet japonais, l'écriture de livres, la photographie, la comptabilité ou le jujitsu.

Enfin, il y a les temples de l'hédonisme, de la modeste cabane à frites au restaurant en passant par le Kebab, les glaciers, les cafés vendeurs de gâteaux. On y trouve aussi le plus long comptoir du monde si l'on met les comptoirs de bars bout à bout,

les restaurants de cuisine allemande, chinoise, indienne, mexicaine, française, italienne ou les restaurants à poisson, ou pour végétariens.

Bref, les Berlinoises ont recréé, à l'abri du mur qu'ils n'ont pas choisi d'avoir, un monde divers où règnent la joie de vivre ensemble, l'imagination et l'envie d'expérimenter.

La fin du mur

Le mur se fendille

Le mur de Berlin n'a pas explosé : il a implosé. La politique de Gorbatchev en URSS amène une réflexion dans les populations des pays de l'Est. L'état soviétique semblant se desserrer, elles en profitent. À la télévision, les Berlinois découvrent des images inhabituelles.

À l'époque des vacances d'été, on leur montre des gens, hommes femmes et enfants mélangés, qui se pressent à l'intérieur d'ambassades de la RFA. En effet, de nombreux vacanciers de RDA, partis en principe pour les hôtels des syndicats situés sur la Mer Noire, à l'intérieur du paradis des prolétaires, ont profité de ce qu'ils n'étaient pas en RDA pour se rendre dans une ambassade de la République fédérale, notamment à Budapest et à Prague, et pour s'y installer en disant qu'ils n'étaient pas disposés à en ressortir si ce n'est pour se rendre en RFA, dans le monde libre.

Les vacanciers en question tentent le tout pour le tout pour contourner le mur. À force de discussions entre le gouvernement d'Allemagne fédérale et les autorités tchèques et hongroises, dont les pays sont limitrophes de la RFA pour la Tchécoslovaquie, et de l'Autriche pour les deux, les diplomates arrivent à organiser le passage d'un train humanitaire qui transporte les vacanciers réfugiés en Allemagne de l'Ouest. Ce passage a lieu en dehors de toute participation des autorités de RDA.

C'est la première fois qu'un groupe de plusieurs centaines d'Allemands de l'Est arrive à franchir le mur en le contournant.

D'autres images vont montrer aux Berlinois des formes différentes d'action nécessitant la participation de milliers de participants. Le 4 septembre 1989, des caméras des télévisions de l'Ouest, venues officiellement pour un autre événement et qui avaient le droit de tourner dans toute la ville de Leipzig, se sont massées devant la sortie du temple protestant dédié à Nicolas (Nikolaikirche) pour filmer la sortie des fidèles. Tous les lundis ont lieu des offices pour la paix, et le nombre des participants augmente de semaine en semaine. Ce jour-là, des centaines de fidèles se massent sur le parvis en criant divers slogans qui feront florès plus tard : « *Autorisez le Nouveau Forum* » pour pousser le pouvoir à admettre un parti d'opposition, « *Nous resterons ici* » pour montrer leur détermination à ne pas se laisser disperser, « *Liberté, Égalité, Fraternité* », où l'accent est mis sur le premier terme, « *Gorbi, Gorbi !* » pour se référer à un responsable soviétique, « *Liberté pour les incarcérés* » pour demander la libération des prisonniers politiques, et le désormais célèbre « *Nous sommes le Peuple* ».

De lundi en lundi, les troupes de la paix enflent, à tel point que les autorités déplacent des unités de parachutistes pour empêcher les démonstrations de masse. Mais contrairement au 17 juin 1953, où les Soviétiques avaient soutenu avec leurs blindés les autorités d'Allemagne de l'Est, cette fois-ci, le grand frère soviétique est aux abonnés absents, si bien que le pouvoir va devoir reculer.

Les Allemands de l'Est, par leur calme et leur paisible détermination, ont ainsi donné le coup de grâce à un régime autoritaire, antidémocratique et sanguinaire, dont il ne pourrait pas se relever.

Helmut Kohl et l'unification

Helmut Kohl ne savait pas plus qu'un autre que le mur allait s'écrouler, mais en tant qu'homme politique, historien de formation, il a su saisir sa chance et œuvrer à l'unification des deux Allemagnes.

Dès la chute du mur, le 28 novembre 1989, il proposa au Bundestag un « programme en 10 points pour mettre fin à la division de l'Allemagne et de l'Europe ». Dès le 18 mai 1990 était signé le traité créant une union monétaire, économique et sociale avec la RDA. Contre l'avis du Président du Bundestag, Otto Pöhl, il avait proposé un taux de change de 1 pour 1 entre le mark Ouest et le mark Est en ce qui concernait les salaires, les loyers et les retraites, une décision qui mit les entreprises nouvellement fondées à l'Est devant d'énormes difficultés. Enfin, il réussit à négocier avec les 4 forces d'occupation dans le traité « deux plus quatre » la réunification des deux Allemagnes et le retrait des troupes d'occupation.

Ceci lui donna un deuxième souffle politique et permit, grâce aux voix des Allemands de l'Est, sa réélection le 17 janvier 1991. Il devint ainsi le premier chancelier de l'Allemagne unifiée.

Les dépouilles de l'armée populaire de RDA et de l'Armée rouge vendues à la sauvette

Une fois le mur tombé, il devient de plus en plus intéressant de se promener entre le Reichstag et la porte de Brandebourg. En effet, des soldats soviétiques, mais aussi des membres de l'armée populaire de la RDA, se sont installés avec des tables à tapisser, sur lesquelles ils ont étalé une panoplie complète du parfait petit soldat de l'Est : des toques de fourrure ornées d'un insigne (faucille et marteau soviétiques ou marteau et compas est-allemands), des uniformes complets, des jumelles de toutes tailles avec ou sans étui, des boussoles, des montres de sous-marinière, des bottes en cuir, des poignards. D'aucuns disent même, mais je n'ai pas eu l'occasion de le voir, qu'on aurait pu acheter des armes dans certaines arrières cours : des pistolets, des fusils, voire des kalachnikovs et même des véhicules. Les soldats comptaient ainsi arrondir leur maigre solde en bradant, à la sauvette, tout ce qui pouvait être monnayable. Évidemment, on pouvait se demander comment ils pouvaient, sans être inquiétés, détourner tout ce matériel des dépôts où il se trouvait.

D'autres personnes venues de l'Est se livraient à un autre trafic : des vendeurs vietnamiens de cigarettes de contrebande. À la sortie du métro, un vendeur sortait une cartouche d'un chiffon et la proposait aux gens qui sortaient ou entraient. Si quelqu'un acceptait l'achat, le vendeur se saisissait de l'argent, le refillait à un de ses acolytes qui lui donnait aussitôt une nouvelle cartouche et retournait faire le guet à

quelques mètres de là. Un troisième Vietnamien venait à son tour prendre l'argent et assurait la navette entre une cache et les vendeurs.

Sur le Kurfürstendamm, la grande artère de Berlin Ouest, des joueurs de bonneteau venus de l'Est proposaient des jeux à la sauvette. Tandis que plusieurs d'entre eux montaient la garde aux croisements les plus proches, ce jeu d'escroquerie pure étant interdit, le spécialiste armé de trois tiroirs de boîtes d'allumettes petit format renversés et d'un petit caillou invite les gogos à jouer. La mise à prix est de 100 DM (50 euros), le gain du double. Il fait d'abord un galop d'essai, pour montrer à sa future victime qu'il n'est pas si difficile de trouver le caillou qu'il déplace sans trop de hâte d'un tiroir à l'autre. Évidemment, lorsqu'il arrête de bouger, le gogo désigne le bon tiroir.

Ensuite a lieu la partie proprement dite. Cette fois, le caillou est déplacé beaucoup plus vite. Mais lorsque le gogo désigne le tiroir où il pense que se cache le caillou, l'escroc le retourne, et il n'y a naturellement rien. Évidemment, on ne montre pas où il se trouvait. On se contente d'encaisser le billet et de faire disparaître tous les tiroirs.

Quelquefois, le gogo a du mal à faire le deuil de ses 100 DM. Alors, il se plaint, mais l'escroc répond par un geste de la main qui semble vouloir dire : « Va te faire voir ! » Mais si la victime devient agressive et prend le tricheur par le col, les complices du tricheur interviennent aussitôt, et du poing ou par la menace d'un couteau à cran d'arrêt, mettent le récalcitrant en fuite.

Parfois intervient un policier. Dans ce cas, le tricheur et ses complices prennent leurs jambes à leur cou.

Il y a sans doute eu d'autres trafics, mais ils ne se sont pas étalés au vu et au su de tous.

Devenir Allemand de l'Ouest quand on est de l'Est

Ça y est, le mur est tombé. On le croyait solide, mais on a réussi à le démolir. Et dire que des gens ont risqué leur liberté, et même leur vie, pour le franchir, d'est en ouest. Selon le Musée situé au Check point Charlie, 1065 personnes auraient trouvé la mort en essayant de franchir le mur ou la ligne de démarcation. Certaines autres ont réussi en creusant un tunnel, en nageant sous l'eau, voire même en le franchissant en montgolfière.

Mais tout cela est du passé. L'Est et l'Ouest sont désormais unis. On aurait pu penser que les deux Etats allemands formeraient une confédération, le temps de s'habituer à vivre ensemble. Les faibles salaires de l'Est auraient permis de faire de l'ancienne RDA, des nouveaux Länder, comme on dit poliment, un pays où l'on pourrait délocaliser facilement du travail.

Eh bien non ! Les Ossis (ceux de l'Est : Ost = Est) ne veulent pas moins gagner que les Wessis (ceux de l'Ouest : West = Ouest). Mais comme il est vite clair que l'argent vient de l'Ouest, et qu'il doit être investi pour la plus grande part à l'Est, qui est exsangue et se trouve dans un état proche de celui de la fin de la guerre, ce sont les payeurs qui décident. Les deux pays ne sont pas du tout équivalents de par leur

importance. L'un est la 4^e puissance, le 1^{er} exportateur, l'un des plus grands pays industriels du monde. Il faut chercher plus loin dans les profondeurs du classement pour trouver l'autre, qui n'est en fait connu que par ses résultats sportifs et par ses talents dans le dopage élevé en système. L'un a 62 millions d'habitants, l'autre seulement 17. L'un est à la pointe du progrès, l'autre au niveau des années cinquante. Le poids du premier va donc logiquement écraser le second.

D'abord, le pays ne s'appelle pas officiellement « Allemagne » mais « République fédérale d'Allemagne », qui est le nom de l'Allemagne de l'Ouest. La monnaie est le Mark de l'Ouest, le DM, la constitution et les lois, le système politique sont ceux de l'Ouest. La seule chose qui soit restée de l'Est concerne le Code de la route : la flèche verte peinte sur fond noir indiquant à un feu rouge que l'on peut tourner à droite si aucun véhicule n'arrive sur la rue que l'on croise.

Les Wessis se voient imposer un impôt de solidarité avec l'Est, les salaires vont être peu à peu harmonisés, les retraités de l'Est, qui ont cotisé des sommes ridiculement basses reçoivent une retraite au niveau de l'Ouest. Mais il existe une différence de près de 10 % entre les salaires des fonctionnaires de l'Ouest et ceux de leurs homologues de même catégorie de l'Est.

L'argent est affecté en priorité à la reconstruction. La cathédrale de Dresde, en piteux état, est reconstruite, ainsi que le « Senter-Oper », l'opéra de cette même ville. Les autoroutes, les routes, les voies ferrées sont refaites, le cœur des villes est restauré.

Je me suis moi-même rendu en 90 à Greifswald, une petite ville universitaire au nord de Berlin, pour y apporter des logiciels d'apprentissage du français faits maison à mes homologues de l'université. Les bâtiments étaient situés au centre-ville. Quelle ne fut pas ma surprise d'y découvrir des maisons bombardées pendant la Deuxième Guerre mondiale, et qui n'avaient nullement été reconstruites. Les autorités s'étaient contentées de construire des cités pour loger les travailleurs en dehors de la ville, mais s'étaient bien gardées de faire reconstruire le centre-ville, cela revenant trop cher. On a préféré fermer les yeux pendant 45 ans sur toutes les destructions. On m'a d'ailleurs raconté à ce propos que les ouvriers du bâtiment avaient très souvent été envoyés en mission à Berlin-Est, la vitrine du pays pour les étrangers comme pour les ressortissants de l'Allemagne de l'Est, mais qu'ils avaient beaucoup moins travaillé dans leurs régions d'origine, stratégiquement moins intéressantes.

Certains, que la situation actuelle n'enchant guère, voudraient reconstruire le mur. À l'Ouest, certains disent que l'Est coûte cher. Ils trouvent aussi que la criminalité a bien augmenté depuis la chute du mur. À l'Est, on déplore la destruction de nombreux emplois, la fin de la solidarité entre les gens.

Évidemment, tout n'est pas positif, dans la chute du mur. Mais ceux de l'Est sont-ils prêts à renoncer à la démocratie, à leur liberté de circuler, celle de donner leur avis, à leur bien-être actuel ? Et ceux de l'Ouest ont-ils du mal à comprendre que leurs frères de l'Est ont, après tout, les mêmes droits qu'eux, et qu'il n'y a pas de raison pour qu'ils continuent à vivoter et à se serrer la ceinture ?

Bien sûr, des sommes astronomiques, acquises grâce au travail et au savoir-faire de l'Ouest sont passées à l'Est, alors que l'Ouest avait encore des besoins, d'où un certain malaise.

Problèmes de reconstruction

Cela a été très net à Berlin, le seul Land constitué d'une partie anciennement Ouest et d'une autre anciennement Est. L'argent du Land prévu dans le budget des écoles, lycées et universités de l'Ouest a été « siphonné » vers l'Est. Ainsi, les universités sous-équipées ont-elles été amenées à la pointe du progrès, tandis que celles de l'Ouest marquaient le pas.

Un autre problème a été le côté humain. Nous étions, dans notre institut de la FU (freie Universität : Université libre, parce qu'à l'Ouest), une trentaine de professeurs pour enseigner les langues étrangères aux étudiants et futurs professeurs spécialistes de cette langue, mais aussi aux étudiants d'autres matières (droit, économie, chimie, physique, mathématiques, musique, etc.) qui apprenaient ces mêmes langues soit pour passer des examens, soit pour préparer des études à l'étranger, en général dans le cadre du programme ERASMUS. L'institut correspondant de l'Université Humboldt, qui avait moins de tâches à assurer que le nôtre, puisqu'il n'assurait pas la formation des étudiants spécialistes en langues, comptait plus de 120 enseignants.

Il a donc été assez vite clair que tous ne pourraient pas être repris.

Mais la plus grande disparité venait de la façon de vivre et de travailler ensemble. Les Ossis étaient dans l'ensemble très sociables, très solidaires, habitués à travailler ensemble et à se soutenir dans un milieu peu performant et sujet à de nombreuses défaillances. Il existait beaucoup de lieux de discussion : au travail, mais aussi dans les logements. Les cités d'habitation avaient un conseil constitué de représentants des habitants qui géraient le fonctionnement de ces cités. Il y avait donc discussion et critique dans le travail et la vie en commun. En revanche, on était espionné, et il n'était pas question de critiquer trop ouvertement le régime.

Lorsque j'ai fait la connaissance de mes collègues de la Humboldt puis de Potsdam, je suis tombé dans les deux cas sur un groupe de gens chaleureux. Je leur ai proposé de leur donner un cours d'initiation au traitement de texte, puis à l'utilisation d'internet dans l'enseignement des langues, chaque cours comportant 6 heures par jour pendant une semaine pendant les vacances. Le tout gratuitement, et en plus de mon travail.

Chaque jour, quelqu'un a apporté du café et des biscuits pour soutenir le moral des troupes, et le dernier jour, on m'a offert un disque de mon compositeur favori. Cela m'a changé de cours du même genre offert à des occidentaux de tout poil, parmi lesquels des Allemands de l'Ouest et des Français, dont le seul signe de reconnaissance a été un « merci » dit du bout des lèvres.

Méthodes de Wessis, méthodes d'Ossis

Le problème principal posé à ces Ossis lâchés dans le monde capitaliste était leur naïveté et leur habitude de la pénurie. Tous avaient des économies. Du fait qu'il y

avait peu de choses à acheter, ils ne connaissaient pas la fièvre acheteuse. Beaucoup ont donc eu l'idée d'acquérir une voiture d'occasion. Ils étaient habitués à la fameuse Trabant, voiture à carrosserie plastique et au moteur à deux temps, qui fonctionnait avec un mélange d'essence et d'huile, comme un hors-bord, ce qui remplissait l'air d'une odeur huileuse écœurante. La durée d'attente pour avoir une Trabant neuve était de 7 ans. On la commandait et on payait un acompte, mais on ne vous la livrait que 7 ans plus tard. La Trabant d'occasion, que l'on pouvait avoir tout de suite, était à l'Argus plus chère que la neuve, qu'il fallait attendre. Après la chute du mur, toutes sortes de voitures d'occasion ont été vendues, quels que soient le kilométrage, l'âge ou l'état à des prix fortement exagérés à des gens qui ne demandaient qu'à croire ce qu'on leur racontait.

La façon de travailler à l'Ouest a été aussi une source de surprise. Un contremaître de mes connaissances, qui œuvrait dans une fabrique de meubles, m'a raconté qu'il avait travaillé avec une équipe d'Ossis très sympathiques. Le matin, il leur avait montré où se trouvaient les planches à utiliser, leur avait donné le plan des divers meubles et leur avait dit de commencer. Mais au lieu de travailler régulièrement, sans trop de hâte, mais sans traîner tout de même, ils se sont mis à travailler d'arrache-pied. Lorsque le tas de planches eut disparu, ils dirent au contremaître : *« On a fini, il n'y a plus de planches. Alors, on rentre à la maison »*, celui-ci a dû les freiner et les détromper en leur montrant qu'un camion venait d'arriver avec un chargement de nouvelles planches. Ils travaillaient à flux tendu, pour économiser le coût d'un entrepôt, si bien qu'il y avait toujours de quoi travailler. Les ouvriers est-allemands avaient pour habitude de travailler selon le principe du « fini, parti », et ils devaient attendre l'arrivée de nouvelles planches, ce qui pouvait prendre plusieurs jours, avant de se remettre au travail.

Ces différences d'appréciation de la réalité ne facilitaient pas les choses. Lors des premières élections, les électeurs de l'Est ont permis la victoire de la CDU/CSU et donc la réélection du chancelier Kohl. Celui-ci avait fait des promesses difficiles à tenir. En particulier, l'unification ne devait rien coûter, puisque c'étaient les entreprises qui allaient tout financer. Tout le monde aurait du travail, et serait payé comme à l'Ouest.

La réalité fut tout autre. En effet, les usines de l'Est, à bout de souffle, fermèrent les unes après les autres, détruisant les emplois qui y étaient liés. Aujourd'hui, encore, il y a une différence entre les salaires de l'Ouest et ceux de l'Est. Aux prochaines élections, les Ossis, déçus, ont porté en grand nombre leur suffrage vers le parti PDS, le successeur du SED qui les avait enfermés, espionnés, manipulés, et qui n'avait pas hésité à faire tirer sur ceux d'entre eux qui voulaient s'en aller. La seule explication était qu'ils avaient le sentiment que seul ce parti, issu de leur passé et de leurs rangs, était capable de les comprendre.

Ainsi, ce n'était pas si facile de se comprendre et de s'intégrer, et le chemin serait encore long jusqu'à la disparition des différences. Ce n'est qu'une question de temps. Il y a quand même une petite consolation : la chancelière, la personne la plus puissante d'Allemagne, est certes née à l'Ouest, mais elle a été formée et elle a débuté sa carrière à l'Est. Ainsi, comme chaque noir d'Amérique peut se dire que,

comme Obama, il peut atteindre le sommet, l'Ossi de base peut à juste titre penser que, comme Angela Merkel, il pourra gravir tous les échelons qui séparent la base de la chancellerie.